

**Zeitschrift:** Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse  
**Herausgeber:** Aînés  
**Band:** 9 (1979)  
**Heft:** 9

**Rubrik:** Un récit inédit : le père Raquier : de Pierre-Ph Collet

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Le père Raquier

Un récit inédit  
de Pierre-Ph. Collet

J'allai voir Raquier. Quelle désolation! Son atelier avait entièrement brûlé. De l'extérieur, sa maison ne livrait rien, sinon des traces noires, une vitre éclatée. Mais à l'intérieur! La plancher de l'atelier, au premier étage, s'était effondré. Tout avait dégingolé dans le cellier pour finir de s'y consumer. Par bonheur, la pièce d'habitation avait tenu le coup. Le vieux maître avait barré d'une méchante planche oblique l'espace donnant sur le vide.

Je pensais le trouver complètement perdu. Eh bien non! Il donnait le change! Cravate papillon immense, comme il les affectionnait, vaste béret coiffé en casquette, presque le pinceau aux doigts. Toute son œuvre était anéantie. Quand je pense au mal qu'il avait à se séparer d'un tableau, d'une statue... Il avait tout conservé ou presque.

À mon arrivée, il m'avait serré la main à la broyer puis, sans un mot, m'avait conduit au cellier. Une clarté diffuse se déversait du plafond crevé. Peu à peu, mes yeux se firent à l'obscurité et je distinguai des creux, des bosses, ça et là l'angle d'un tableau détruit, le tuyau baroque d'une toile recroquevillée, puis ouverte intensément, comme une fleur bizarre. Le moindre courant d'air soulevait une voile de poussière morte qui retombait aussitôt en projetant son odeur indestructible. Nous regardions sans un mot. Je ne l'entendis pas s'en retourner: il m'avait laissé planté là comme un imbécile.

Il m'attendait chez lui où il avait ouvert une bouteille de rosé du pays, presque blanc. Je buvais à petites gorgées, incapable d'articuler un mot. Alors il me saisit le bras. «Tout n'a pas brûlé, Monsieur.» J'eus un instant l'espoir qu'une partie de son œuvre fût ailleurs, que Malraux, pourquoi pas, eût envoyé des tableaux à Pékin ou sur la lune, que des statues reviendraient prendre leur place, précédées de motards beaux comme des archanges. Comme je ne répondais rien: «Les couleurs, les formes, soit, cela a été anéanti. Mais les heures que j'ai passées à peindre, cela n'a pas brûlé!» Je hochai la tête, comme si cela allait de soi et m'excusai. Je me retirai.

En gagnant mon hôtel, je me demandais s'il croyait ou non à ce qu'il me racontait. S'en contentait-il? Ou avait-il réussi à se brancher sur ses heures claires d'autrefois, comme sur un courant d'énergie connu de lui seul? Mais il allait se réveiller. Je le laissai, parce qu'il lui fallait du vide autour de lui pour dormir, pleurer, jurer: je ne le connaissais pas assez pour savoir quel moyen de résurrection il emploierait.

Le lendemain matin, je ne voulus pas déranger Raquier. Je décidai de grimper sur la colline qui domine toute la région, pour regarder, pour tenter de me faire une opinion sur cet incendie dont la cause m'échappait. Hier, cela avait été ma première question. Il avait haussé les épaules. Cela ne me suffisait pas.

De la colline, je voyais sa petite maison, intacte comme un mensonge, sa petite maison creuse, vermoulue, où tout était anéanti. Elle reflétait le soleil à la façon d'une planète.

Dans l'enclos, le père Raquier plantait je ne sais quoi, ou déterrait, ou consolidaient. Un paysan parmi d'autres. Pourtant, il semblait éviter tout mouvement rapide, toute fatigue. Il semblait surveiller son cœur. Moi, je savais qu'il surveillait sa raison. Surtout, ne pas retourner au cellier, père Raquier, pas au cellier! Il avait posé sa main sur la poignée, il laissa retomber tout le bras: il n'irait pas encore cette fois-ci. Car s'il y retournait...

Tandis que je l'observais, j'entendis derrière moi un remue-ménage, un bruit d'ailes puis le souffle d'un homme. Un braconnier venait de lever un piège. Une caille finissait de lutter dans les mailles d'un filet. Puis tout disparut, l'oiseau, le filet, le bonhomme. Il avait dû se planquer à terre, se couler sur l'autre versant de la colline.

Je ne pensais déjà plus à cet incident quand je vis surgir mon gaillard qui arborait une mine pas trop rassurante. Il tricotait de ses doigts nerveux une herbe sèche et s'avançait vers moi. Il était bosselé et d'une poche sortaient deux griffes d'oiseau. Cela évoquait l'agrafe de quelque monumental collier volé.

Quand il fut à côté de moi, sans s'arrêter de tortiller son herbe folle, il me regarda. Cela se prolongea d'une façon désagréable. Je me levai puis, désignant du menton la maison du père Raquier, je lançai: «Bizarre, hein, cet incendie!» Il fit un geste témoignant de son innocence puis regarda la maison: aucune expression ne marquait ses traits. Moi, je le dévisageais. Peu à peu, je me souvins d'un

tableau de Raquier: un visage mal dégrossi d'adolescent au front mangé de cheveux. Un tableau attirant et effrayant à la fois. Je lui demandai s'il connaissait le peintre. Il me répondit posément: «Naturellement, depuis le temps que je braconne dans la région...» puis il sourit et ce sourire le rajeunissait, le rapprochait du tableau que je connaissais. Cela dura quelques secondes, le temps d'une identification pour la police. Son visage se durcit. Le personnage leva un bras sur la région étendue à ses pieds et eut le souffle d'articuler: «C'est chez moi, ici. Le père Raquier, il est pas d'ici.» Comme je l'interrogeais du regard, il poursuivit: «C'est la forêt aux oiseaux. Cela appartient aux bêtes... et aux hommes qui connaissent les bêtes. A présent, je sais cela.» De la main, il flattait sous sa veste le lièvre assassiné, probablement ravi de se promener chez lui, dans une gibecière.

Comme je me troublais, il s'assura encore de la présence du lièvre sur sa hanche, renfonça les pattes de l'oiseau dans sa poche et après un bref salut, me quitta.

Il me tardait d'en parler au père Raquier. Il est vrai que ce dernier avait pris à peu près tout le monde pour modèle une fois ou l'autre, jusqu'à la fille qui lui repassait ses chemises. Rien d'étonnant à ce que ce personnage se fût trouvé là un jour et eût accepté de poser pour quelques sous. Qu'est-ce qui m'empêcha d'en parler à Raquier quand je le vis à midi? Je remis à plus tard. Je désirais dormir.

Je passai ma sieste à tourner en rond dans ma chambre. L'attitude de Raquier m'exaspérait, car enfin j'étais là pour l'aider et lui ne me disait pas tout ce qu'il savait. J'avais envie de laisser tomber. Je ne savais quand je rentrerais. Je perdais mon temps d'une façon stupide.

Vu Raquier. Il était environ quatre heures. Je n'y tenais plus. J'arrivai chez lui comme une bombe. Il parut étonné, me fit asseoir, m'offrit du raisin. Puis, sans me questionner sur mon état d'excitation, il commença de me parler, de se parler. Ce cher homme avait trouvé une nouvelle raison de vivre. En gros, il s'agissait de cela: il faut, pour qu'un artiste réussisse, cent ou mille autres qui ne percent pas. Pour un Cézanne, dix mille peintres du dimanche. Il me dit: «Nous autres marchons en rangs par mille, nous accompagnons l'écu, nous le portons presque, nous sommes comme un essaim autour de notre reine et chaque insecte est indispensable; certains, qui vont déboucher, meurent, ou meurt leur œuvre,



comme la mienne: nous sommes repoussés dans le rang, mais pas inutilisés.» Ses yeux se mouillèrent et il reprit: «Mon œuvre n'existe plus pour le monde, mais elle a procréé, elle a contribué à la marche de l'art. D'autres que moi perceront, d'autres que moi ne brûleront pas vivants!» Puis, pour ne pas s'attendrir, il m'invita à sortir.

Cette raison me paraissait encore plus fragile que l'autre, celle des heures qu'il avait passé à peindre et qui étaient sauvées. Masque encore plus fragile, plus transparent, qu'il appliquait maladroitement sur son visage de vieil homme touché à mort. J'eus tant voulu le soulager, lui frotter une fois pour toutes la gueule de lumière... et disparaître!

J'étais exaspéré, je ne disais rien. Nous regardâmes longtemps la clarté d'après-midi sur les vignes, sur les montagnes usées. Au point de tristesse où j'en étais, je pouvais lui relater ma rencontre de ce matin. Je le fis. Puis je lui demandai s'il connaissait cet individu. Il me répondit: «Oui, je le connais, c'est lui qui a fait le coup.» Alors, je le pris par le col de sa veste et sans le secouer, de peur de le briser, mais avec une immense tension intérieure, je le sommai de s'expliquer: pourquoi ne l'avoir pas dénoncé, pourquoi me laisser piétiner, pourquoi, enfin, ne pas crier au secours! Il détacha mes mains de son habit, comme il l'eût fait de feuilles mortes, puis murmura: «Il n'a pas tous ses esprits. Le mal l'a attiré. Mais nous aussi, nous participons du mal...» Comme je ne comprenais pas: «Croyez-vous que je serais moins malheureux s'il était en prison?» Il avait une tête de religieux. Ses yeux riaient et lui mangeaient la face. Il avait réponse à tout.

Je me retirai et sans y penser, je murmurai: «Le mauvais ange...» C'était le titre du tableau, titre dont je

venais de me souvenir. Il me parut qu'il se cassait un peu, qu'il se cramponnait à la barrière. Ou était-ce la lumière du soir, ou ma fatigue? Je ne voulais pas le savoir. J'en avais assez.

Le lendemain matin, je me promis d'obtenir une explication puis de rentrer chez moi.

Horrible! Sans moi il se tuait! Quand je suis arrivé, il n'était pas dans son jardin. La porte du cellier était entrouverte. J'ai pris peur. J'ai forcé cette porte, le cœur battant. Rien. Puis, à gauche, quelque chose, quelqu'un a remué. J'ai attendu que mes yeux se fissent à l'obscurité puis je me suis dirigé vers le père Raquier, debout, appuyé contre un établi ou une forte table. Mes mains ont suivi ses bras et ont rencontré les siennes: mes doigts se sont pris dans l'étrange dessin d'une corde disposée en nœud coulant. Raquier s'est mis à trembler de tout le corps. Je l'ai sorti, roidi de frayeur. La corde s'était prise à une jambe et l'attirait dans le noir. Je l'assis sur son banc de bois et laissai l'air du matin le ventiler, le soleil lui relancer le cœur. La vie lui revenait dans les membres qui s'assouplissaient. J'ignorais ce mimétisme par lequel le corps pouvait ainsi se raidir en se préparant à sa fin. Depuis combien de temps Raquier essayait-il de nouer sa corde, de nouer sa corde, de nouer sa corde...

A présent, il parlait à toute vitesse, sans presque prononcer, fonçant à travers les mots, n'achevant pas les phrases, porté par son émotion, par un besoin de justification, lancé comme une machine à parler et l'enveloppe de cette machine était faite d'un parchemin sillonné de rides, baigné de larmes et de sueur. Le vieux visage ressuscitait et il fallait lui laisser le temps de ressusciter. Son discours confus se doublait, en moi, de ce que j'imaginais du drame. Le mauvais ange! Voilà le mal! Il prononçait cela tandis qu'en moi germait une petite idée qui ne devait pas être fausse.

Je devins plus attentif. Juste à temps pour saisir qu'il avait manqué mourir pour une fausse raison!

Je comprenais maintenant qu'au moment de peindre cette toile, il avait éprouvé pour le garçon une curiosité pas tout à fait pure. Il avait profité du trouble où le plongeait cette adolescence un peu animale pour réussir une œuvre exceptionnelle. Je me souvenais: on eût dit un faune, moitié dieu, moitié bête. Puis ce titre maladroit, le mauvais ange, qui révélait ce qu'il avait éprouvé. Et l'autre, le faune, le

dieu, le braconnier, en avait souffert au point, dix ans plus tard, de bouter le feu au tableau et à toute la baraque! Et Raquier n'avait pu admettre qu'il avait blessé quelqu'un par son œuvre. C'était cela. Raquier me serrait le poignet, me répétait tout cela avec des hésitations, des accélérations, des balbutiements et il était à côté de la vraie raison...

L'homme errant, à l'esprit dérangé, n'avait plus toléré l'existence d'un autre sur «ses» terres. Un paranoïaque était né de cet être primitif et Raquier mourait pour rien.

Je me retins de lui clamer la vérité: cela eût rendu son geste dérisoire. Se tromper sur un être et en mourir! Enfiler douloureusement une fausse mort et apprendre qu'il suffisait de passer à côté, que tout était différent de ce que l'on imaginait... Surtout ne rien lui dire!

Immobile à ses pieds, je m'éloignais. Ou plutôt, c'était lui qui prenait ses distances. J'allais le laisser à sa maison intacte et brûlée, à ses histoires, à son passé. Nous nous trouvions sur deux planètes bien distinctes et de l'une à l'autre, plus de moyen de communication. Si, un serrement de mains, le dernier. Son regard vers moi, des fils qui se rompent, le regard, lui aussi, qui se détache: les yeux dans les yeux et il cesse de me voir.

Je me tais, père Raquier. Je me tais.

P.-Ph. C.

## Fable pour petits et grands

### Le ver de terre et la poule

Un jeune ver de terre,  
En étourdi, sortit  
La tête entre deux pierres,  
Une poule bondit  
Caquetant: «Bonne affaire!  
Voici mon déjeuner,  
Ce petit sot montre le nez sans se  
[gêner.]»

— Pitié! gémit le ver, laissez-moi sur  
[la place,

Je suis un tout petit, je vous demande  
[grâce.

— Très cher, résigne-toi, dit la poule  
[en colère,

Te voilà pris ami,  
Tais-toi, fais ta prière,  
J'entends sonner midi.

Sachons que la prudence  
Et la réflexion  
Sont, de toute évidence,  
Une protection.

L. Brosset



— Pourquoi les crois-tu mariés?  
— Ben!... Ils se disputent!  
(Dessin de Padry-Cosmopress)